

Diego Suarez. Novembre 1917.

Saison des pluies. Moiteur, touffeur, le ciel s'écrase sur la terre en gerbes lourdes tonitrueuses, qui ruissèlent sur la latérite rouge, la transpercent de part en part, multiplient les canaux, les ruisseaux, les ravins, Venise écartelée, écarlate.

Le vent, violent, tourbillonne de l'œil du cyclone vers quelques îlots si minuscules qu'ils ne peuvent arrêter sa course.

Les navires sont à quai, solidement amarrés, pourtant si fragiles. D'autres moins chanceux tournent autour des îles rouges qui bordent le continent, bouchons sur la mer, dans l'attente de pouvoir, enfin, rejoindre la terre promise du bout du voyage.

Le cargo, son cargo, a tourné. Avant de se détourner. A repris sa route, en sens inverse. A bord se trouvait une lettre. Peut-être. Depuis trois mois espérée, de frémissements en impatience, de peur irraisonnée, d'attente insupportable qui fait bouillir le ventre, anesthésie le cerveau, brûle l'imagination, mourir d'angoisse à chaque minute. Maintient l'ardeur à vivre et la joie, concentre l'énergie sur la liberté et fixe son regard en direction de l'horizon.

Trois mois c'est long. A la mousson, les mois comptent double, s'étirent démesurément.

Et Clara a vingt ans. A cet âge l'impatience fait s'enflammer le sang. L'enfant n'existe plus. La douceur familiale, qui protège, rassure et entoure maintenant étouffe, empêche, freine. Le besoin d'inconnu devient pressant, il faut de l'orage, du vent, au bout l'infini. Le cocon soyeux, ouaté manque de saveur, de piment, de relief, d'à-venir. La vie se trouve dehors, loin de la famille, bien au-delà des limites du quartier colonial. Suivre sa route devient pressant.

En 1917, dans son univers, militaire, colonial, la clé qui ouvrira la porte de la maison familiale et la voie pour l'ailleurs est identique à celle qui la mènera puis l'enfermera dans une autre demeure. La liberté ne nomme qu'une prison différente. Clara s'en contentera, pour l'heure. Elle a esquissé quelques pas rebelles, a dit non, tenté, vainement, de faire valoir un autre choix, le sien. Prendre un de ces paquebots qu'elle observe quotidiennement sur le quai grouillant d'agitation et de mouvements. Ils lui parlent de mer, d'aventure, de Paris, d'études, de futur et d'indépendance.

L'heure n'a pas encore sonné pour elle, ni pour la grande île rouge. Elle n'a pas tout à fait la force nécessaire. S'est donc pliée aux parents, deviendra l'épouse de. Rétive d'abord, elle s'est peu à peu acclimatée, s'est persuadée que cet Albert la rendrait heureuse, la ferait vivre plus fort, la

transporterait d'élans, dont elle lit dans les livres qu'ils font battre les cœurs et vibrer les corps. Elle est devenue amoureuse, a rêvé jour et nuit de ce fiancé. S'est émue et a rougi lors de leurs rencontres chaperonnées.

Pourtant.

A peine les avait-elle entrevus, cet amour naissant et ce rêve de vie à deux que la guerre les lui avait enlevés, son fiancé et ses possibles ailleurs. Il était monté seul à bord du bateau. Toutefois il allait revenir, le lui avait promis. Elle devait être patiente, lui faire confiance.

Elle trompe donc l'attente quotidienne, de promenades en parties de bridge, brode son trousseau. Elle lui écrit, couche ses joies et ses peines sur ce papier à lettres qu'elle caresse presque de la plume, confie sa missive aux cargos. Attend ses lettres, la lettre. Celle qui lui annoncera son retour.

Il faudra l'attendre encore trois mois. Un mois dure longtemps à la mousson, étire chaque seconde, s'éternise jusqu'à la conduire, presque, à une douce et douloureuse folie.

Diego Suarez. Janvier 1918.

Le cargo se trouve enfin à quai. Des marins s'agitent à bord, s'affairent, installent la passerelle. Le soleil exacerbe le blanc des cordages sur le flanc noir du navire. Aveuglée, pâle silhouette fragile sous l'ombrelle, elle tressaille, vibre, croit mourir à chaque battement du cœur, irrégulier, dont le moindre soubresaut amplifie le crissant grincement des poulies chargées d'abaisser l'échelle de bois blanc.

Deux silhouettes se détachent enfin au noir du navire. Deux mousses descendent lentement, si lentement que c'en devient insupportable. L'un d'eux guide fermement un chariot, l'autre retient la malle sur lequel elle est arrimée.

Les cadenas claquent violemment à l'ouverture, résonnent en écho à l'afflux du sang qui lui monte d'un coup à la tête. Elle manque s'évanouir, de nouveau respire puis retient son souffle, encore un peu, se concentre sur le paquet de lettres tendu par le marin. Fébrilement, avec agilité en dépit des mains gantées, les doigts soulèvent chaque enveloppe, l'œil cherche l'encre violette, l'écriture légèrement penchée. La bouche sourit en apercevant la première, la main déchire le papier, elle lit en diagonale, à toute vitesse, cependant retient chaque mot ... « Vous aime ... bientôt là... par le bateau d'avril ». Elle ne comprend plus, avril, tente de calculer, les jours du calendrier se bousculent, avec la mousson, le retard... Elle ne peut pas réfléchir, les mois, les heures se brouillent. Elle ne sait plus de quel temps elle est. Lit avale les mots comme on peut boire après avoir longtemps cherché l'eau dans le désert. En devient animale, sans raison, déraisonne. Fouille

encore, agacée d'écarter des missives inopportunes, mais ne voit rien, passe de l'une à l'autre, sourit à nouveau, savoure les mots, s'enivre de leur danse. Sent la lettre, là, serrée entre ses doigts.

Revient à la réalité, baisse les yeux, retourne aux enveloppes, les regarde.

Et.

Les lèvres se crispent, le visage se durcit. Le cœur bondit mais son mouvement reste suspendu.

A rien.

Le timbre noir en haut à gauche. Comme un aimant attire son regard. Temps mort. La dentelle blanche ouvre, précautionneusement, l'enveloppe. Tente de faire barrage. Echoue.

Elle sait. Déjà.

Qu'elle a tout le temps, qu'elle aura toutes les saisons, que l'existence serait trop courte pour oublier.

Entrevoit « Vous informe... champ d'honneur... admirable ».

Desserre les doigts.

Laisse chuter les mots vers l'océan.

5 984 signes espaces comprises – 5 047 signes espaces non comprises